

d'iniquité recèle votre intérieur, les paroles saintes, charitables, fécondes en édification, font apparaître ce qu'un bon cœur renferme de vertus. *L'homme bon tire le bien du bon trésor de son cœur, tandis que l'homme mauvais ne tire que le mal de son mauvais trésor*<sup>1</sup>.

Pourrait-on se méprendre à ce point sur la portée des paroles pour dire : ce ne sont que des paroles, Dieu ne les saurait punir ? D'où viennent les paroles sinon du cœur ? Et si elles sont mauvaises qu'indiquent-elles sinon les vices que recèle le cœur ? D'autre part qui ne sait quelles ruines peut accumuler une parole ? *Je vous en avertis, dit la Sauveur, au jour du Jugement les hommes rendront compte de toute parole oiseuse qu'ils auront dite. Par vos paroles vous serez justifiés et par vos paroles vous serez condamnés*<sup>2</sup>.

Qu'est-ce donc que cette parole *oiseuse* si coupable, si odieuse à Dieu, que nous en devons rendre compte ? C'est celle qui, au lieu d'être la mise en action de l'Évangile, en est la contradiction. Elle est « oiseuse », parce qu'elle ne met pas la vertu chrétienne en acte, mais qu'au contraire elle en étouffe et en fait mourir l'esprit et la lettre. Toute parole orgueilleuse, médisante, calomniatrice, lascive, impie, est une parole « oiseuse », n'ayant plus aucun rapport avec la mise en œuvre de la perfection chrétienne exigée de nous.

## LE SIGNE DE JONAS

### LA MÈRE ET LES PROCHES DE JÉSUS

I. — Les Pharisiens eussent dû dévorer en silence leur confusion, ou plutôt trembler devant la formidable

<sup>1</sup> Matt., XII, 35.

<sup>2</sup> Matt., XII, 36-37.

annonce de leur réprobation future ; mais, hélas, nous ne les verrons jamais céder à un bon mouvement, ni même comprendre et observer les règles de la plus élémentaire pudeur. *Se détachant de la foule, quelques-uns des Scribes et des Pharisiens s'approchèrent de Jésus et lui dirent : Maître, nous voulons vous voir faire un miracle dans le ciel*<sup>1</sup>. Dans l'impossibilité où ils se voyaient de surprendre Jésus dans ses paroles, ils espèrent que dans ce « signe au ciel » qu'ils réclament ils trouveront un prétexte à l'incriminer ou à le mépriser devant la foule. Un signe dans le ciel ! Mais Moïse, mais Elie, mais d'autres Prophètes en ont opéré de plus éclatants que lui ! Bien plus, les Mages de Pharaon se montrèrent dans leurs prodiges plus puissants que ce Jésus qui se prétend le Fils de Dieu. Inférieur aux Prophètes, il l'est même aux sorciers d'Égypte ! On entend d'ici les Scribes développant ce thème. Et que faisaient-ils donc des innombrables miracles de l'Homme-Dieu ? Ils lui demandent « un signe », alors que chaque jour, chaque heure, multiplie les signes sous leurs yeux. Mais ce n'est pas la conviction qu'ils cherchent, c'est leur haine qu'ils veulent assouvir. Et comme tous les hypocrites et les traîtres, c'est en paraissant honorer leur victime qu'ils s'efforcent de la perdre : « Maître », disent-ils. Que de fois ils l'ont deshonoré en lui prodiguant des épithètes infamantes : « homme de bonne chère », « buveur de vin », « séducteur », « Samaritain », « possédé » ! Ici pour mieux le tromper, ils le flattent. L'attitude de Jésus est pour nous pleine d'enseignements. Quand ses ennemis l'insultent, sa réponse est calme et douce ; quand ils le flattent, son verbe devient âpre et mordant, nous don-

<sup>1</sup> Matt., XII, 38.

nant ainsi à entendre que si l'injure doit nous trouver maîtres de nous, la flatterie doit nous déplaire et nous irriter.

*Cette génération, répondit Jésus, est mauvaise et adultère*<sup>1</sup>. Dans ces deux mots, qui montrent comment par sa prescience divine il sondait le secret de leurs cœurs, Jésus résumait toute l'histoire Juive. « Mauvaise », « adultère » : telle est leur « génération », leur race entière, la suite de leurs ascendants. Ne sont-ils pas les fils de ceux qui persécutaient et faisaient mourir les Prophètes ? Leurs ancêtres, comme eux, ne demandaient-ils pas aussi « des signes » ? Et toujours ingrats au sein des merveilles et des bienfaits de Dieu, n'agissaient-ils pas comme s'il n'avaient rien reçu de Lui ? Génération mauvaise, et de plus « adultère », mêlant sans cesse l'erreur à la vérité, l'idolâtrie au culte du vrai Dieu, toujours pardonnés et toujours relaps, exaspérant et décourageant les sauveurs qui leur étaient envoyés, et méritant de l'un de leurs Prophètes le nom de « nation exaspérante ».

*Cette génération mauvaise et adultère demande un signe ? Il ne lui en sera pas donné d'autre que celui du Prophète Jonas. De même que Jonas a été trois jours et trois nuits dans le sein du monstre, ainsi le Fils de l'homme sera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre. Comme Jonas fut un signe pour les Ninivites, le Fils de l'Homme sera un signe pour cette génération*<sup>2</sup>.

Le signe qu'ils demandent ils ne l'auront pas, et ils ne l'auront pas parce qu'ils n'en sont pas dignes. Les

<sup>1</sup> Luc., XI, 29. Matt., XII, 39.

<sup>2</sup> Matt., XII, 39-40. Luc., XI, 29-30.

miracles sont donnés à ceux qu'ils pourront éclairer et édifier ; pour les incroyants obstinés le miracle n'a que faire, et Dieu le refuse. *Le signe ne lui sera pas donné*, au moins celui que « cette génération mauvaise et adultère » demande. Mais il en est un qu'elle devra subir, et qui sera pour elle le commencement d'irréremédiables désastres : c'est la Résurrection de Jésus-Christ. Si le Sauveur ne la leur prédit pas en termes explicites pour éviter leurs blasphèmes, il la leur insinue si clairement qu'ils n'en perdront jamais le souvenir, et, après le drame du Calvaire ils iront trouver Pilate et lui diront : « Ce séducteur disait durant sa vie : « après trois jours je ressusciterai ». La Résurrection figurée dans le miracle de Jonas était donc bien le « signe » que Jésus-Christ leur réservait, le seul dont leur iniquité sans repentance les rendait dignes. Signe terrible ! Jusqu'à sa Résurrection le Sauveur ne leur a montré qu'une inlassable patience, une charité miséricordieuse, qui ne cessait de les appeler au pardon. Il supportait leurs insultes, pardonnait leurs plus abominables blasphèmes, jusque sur la croix appelait sur eux la clémence de son Père. Elle fut longue la période de la divine patience ! Mais elle prit fin. Quelques années après « le signe de Jonas », c'est-à-dire la résurrection, la vengeance fait entendre ses grondements précurseurs ; les Légions romaines s'ébranlent, la guerre Juive se décrète et s'organise, l'horrible orage est près d'éclater. On sait ce qu'il fut, et comment, suivant la prophétie de Jésus, ses calamités sanglantes et ses douleurs n'ont rien de comparables dans toute l'histoire humaine. Jérusalem est détruite, le Temple incendié, les Juifs par millions ou massacrés ou trainés en captivité et vendus. « La définitive désolation » annoncée par Daniel s'étend

sur « la génération mauvaise et adulateur », et depuis elle n'a plus cessé de peser sur elle de tout son poids. C'est « le signe de Jonas ».

*De même que Jonas a été trois jours et trois nuits dans le sein du monstre, ainsi le Fils de l'homme demeurera trois jours et trois nuits dans le sein de la terre*<sup>1</sup>. Ceux-là seuls s'étonneront du miracle de Jonas qui oublient ou ignorent comment il plut à Dieu d'annoncer d'avance au monde, tantôt par des prophéties, tantôt par des figures, les parties diverses dont se compose le mystère de notre Rédemption. Aucun trait ne manque à cette histoire anticipée de l'Homme-Dieu Rédempteur du monde : sa naissance, sa vie cachée, sa vie publique, sa passion, sa mort, sa résurrection, son ascension, sa vie mystique au milieu de nous. Comment sa sépulture eut-elle seule été oubliée? Elle le fut d'autant moins que, outre l'ineffable consolation qu'elle donnait à nos tombes, elle était le fondement nécessaire du miracle de la Résurrection. Jésus-Christ voulut être déposé dans le sein de la terre, dans un sépulcre scellé par les Juifs eux-mêmes, gardé par les soldats à la solde des Juifs, y rester trois jours et trois nuits, démontrer ainsi la réalité de sa mort pour établir irréfutablement « le signe » de sa Résurrection. Et, comme il voulait que la réalité fut ainsi mise en lumière, il voulut que la figure représentât au vif cette réalité. Dans les profondeurs de la mer, dans le sein du monstre, Jonas conserva durant trois jours et trois nuits une sorte de mort vivante, qui préludera aux œuvres d'un puissant apôtre. Sorti miraculeusement de sa mouvante sépulture, Jonas convertit Ninive; sorti divinement de son sépulcre,

<sup>1</sup> Matt., XII, 40. Luc., XI, 30.

Jésus-Christ convertit le monde. Prêchant à une ville idolâtre, Jonas qui n'est qu'un prophète la remue, la touche, la convertit tout entière; Jésus-Christ, vrai Fils de Dieu, envoyé à un peuple que les grâces innombrables reçues ont fait nommer le « Peuple de Dieu, » n'y reçoit que des avanies, n'y recueille que la stérilité et n'y laisse que le châtement.

C'est cette justice du châtement que Jésus-Christ établit dans ses dernières paroles. *Au jugement, les Ninivites se lèveront contre cette génération et la condamneront. Car eux ont fait pénitence à la voix de Jonas. Et il y a ici plus que Jonas*<sup>1</sup> ! Oui, certes, puisqu'il y avait le Fils de Dieu ! Et le parallèle à dresser entre le prophète et le Dieu des Prophètes est la plus éclatante démonstration de l'iniquité des Juifs et de la justice de leur châtement. Ninive ne reçoit qu'un homme, c'est un Dieu qui évangélise Israël et le convie au pardon. Jonas n'eût même pas à faire de miracles tant la foi des Ninivites fut prompte et leur conversion sincère. Les miracles de Jésus-Christ furent innombrables et ses prédications incessantes, et tandis que Jonas n'avait à la bouche que les menaces, les plus suaves paroles sortaient des lèvres du Sauveur. Jonas annonçait la ruine d'une cité coupable; au monde coupable, à Israël prévaricateur, Jésus-Christ ne prêchait que la miséricorde et ne faisait entrevoir que le plus brillant avenir. Jonas s'était enfui pour éviter les labeurs et les dangers de l'apostolat; Jésus s'offre de lui-même aux souffrances que terminera la plus douloureuse des morts.

Un parallèle plus saisissant encore achève de confondre le Juif. *Au jugement, la reine du Midi se*

<sup>1</sup> Matt., XII, 41. Luc., XI, 32.

*lèvera contre les hommes de cette génération et les condamnera ; car elle vint des extrémités du monde pour écouter la sagesse de Salomon. Et il y a ici plus que Salomon*<sup>1</sup>. Quelle confusion pour Israël ! Voici une reine barbare, que les divines Écritures n'ont point instruite, que les Prophètes n'ont point éclairée, que le culte du vrai Dieu ne sanctifie pas ; elle entend parler d'un sage qui la peut guider dans les voies de la justice, elle accourt. Elle n'attend pas que la lumière vienne à elle, c'est elle qui vient des pays lointains, en dépit des fatigues et des dangers d'un long voyage, au-devant de la lumière. Et les Juifs que font-ils ? Alors que le Dieu de toute lumière vient à eux pour les instruire, ils se détournent, ferment obstinément les yeux, et persécutent Celui qui leur annonce le salut.

Cette obstination crie vengeance, et la vengeance viendra sur eux. Plus haut, Jésus-Christ leur faisait entrevoir qu'à ses années de miséricorde succéderait le jour de sa puissance, et que sa Résurrection serait pour eux le « signe » des calamités et de la désolation. Ici, il montre sous un jour nouveau et plus sombre encore l'état du peuple Juif, tel que tous les siècles le contempleront. Etat étrange, inexplicable, unique dans l'histoire humaine. Car ce n'est pas tant dans sa vie sociale, dans sa puissance et sa fortune publique, que les coups divins seront portés ; la destruction de son temple, le sac de sa ville, sa dispersion par toute la terre, ne seront pour ainsi dire que le « signe » extérieur de la vengeance : le signe intérieur sera plus terrible. Le Juif porte dans son âme même le signe du déicide. Il est devenu aveugle, insensible, immobilisé dans son crime, poussé

<sup>1</sup> Matt., XI, 42. Luc., XI, 31.

au mal par une force mystériense, retenu dans la malédiction qui le remplit par des influences extranaturelles. Il est sous la domination spéciale de l'enfer. C'est là l'épouvantable suite de son déicide, telle que Jésus-Christ la lui annonce sous une image, sombre et effrayante entre toutes, l'image du possédé, qui, délivré une première fois, retombe ensuite plus bas encore sous le joug infernal.

*Lorsque l'esprit immonde est sorti d'un homme, il erre par les lieux arides, cherchant le repos. Ne le trouvant pas, il dit : « Je retournerai dans ma demeure d'où je suis sorti. » A son retour il la trouve vide, purifiée de ce qui la souillait et ornée. Il va prendre alors sept autres esprits plus mauvais que lui. Tous ensemble ils entrent dans la demeure, s'y établissent, et le dernier état de cet homme devient pire que le premier*<sup>1</sup>.

Il est, dans l'histoire des Juifs, deux états très différents ; l'un qui précède leur déicide, l'autre qui le suit. Durant la période qui précède Jésus-Christ, ils furent sans doute bien souvent prévaricateurs ; ils oubliaient et reniaient le vrai Dieu, ils se faisaient idolâtres, ils adoptaient même parfois les cultes les plus monstrueux, comme celui de Moloch, auquel ils immolaient leurs propres enfants ; leurs crimes ne les livraient que trop au démon. Mais ils savaient, à la voix des Prophètes, secouer ce joug. Le démon se retirait d'eux, la grâce y rentrait avec le repentir, Dieu les comblait de nouvelles faveurs, « l'esprit immonde était sorti de l'homme. » Mais, hélas, il n'est sorti du malheureux Israël que pour y rentrer plus dominateur, plus destructeur, et créer « un

<sup>1</sup> Matt., XII, 43-44-45.

007781

état pire que le premier. » Les Juifs ont reçu la visite, la parole, les miracles, les mille témoignages de tendresse, les larmes, le sang du Sauveur : ils l'ont honni, bafoué, chassé du milieu d'eux, mené au Calvaire et crucifié. Après lui, ses Apôtres ont vainement tenté de les ramener au salut : ils ont maltraité et fait mourir les Apôtres. C'en est fait. Le démon a pris la place que Dieu laissait vide, et alors a commencé cette seconde histoire toute remplie d'aveuglement, d'obstination, de crimes et de malheurs. « Le dernier état de cet homme devient pire que le premier. » Là où la dispersion les mène, ils deviennent le fléau des peuples qui les accueillent, sans cesse en révolte, traîtres sans cesse, n'employant leurs incroyables ressources que pour opprimer, ruiner et corrompre. Dès que le joug sévère ne pèse plus sur eux, ils sont d'insupportables tyrans, sans égards pour ceux qui leur ont fait du bien, étrangers partout, n'adoptant de patrie nulle part, demeurant, à travers les siècles, le monument des vengeances divines, et portant sur eux le « signe » que leur annonça Jésus-Christ.

Nous devons pour commenter fidèlement l'Évangile faire du peuple Juif cette sombre peinture, et montrer en lui combien il est terrible de trahir la grâce, de lasser le cœur de Dieu, de retomber par l'effet des rechutes sous le joug toujours plus écrasant et plus impitoyable du démon. Le sort des Juifs ne doit pas nous faire oublier le nôtre. La même prévarication peut amener pour nous le même désastre. A nous aussi peut s'appliquer ce que Jésus-Christ nous révèle des dangers de la rechute. Plus encore que les Juifs nous sommes favorisés des grâces de Dieu, et Dieu épuise pour nous, les trésors de sa patiente bonté. Mais prenons garde ! Le trésor une

fois épuisé par nous, il ne nous reste plus que l'attente de la justice, et cette justice tombe sur nous d'autant plus lourdement que nos rechutes l'ont exaspérée davantage. Si Pharaon se fût rendu aux premiers désastres que lui infligeait Moïse, il eût évité l'effroyable catastrophe de la mer rouge. D'ailleurs, qui ne sait que chaque chute nouvelle laisse dans notre âme les suites les plus funestes ? Nos forces s'épuisent ; la grâce s'écoule par les blessures que fait le péché, et le démon prend sur nous d'autant plus d'empire qu'après l'avoir répudié et chassé, nous nous livrons à lui de nouveau. C'est l'effet d'une rechute que Jésus-Christ dépeignait dans ces paroles : *Le démon dit alors : « Je retournerai dans ma demeure d'où je suis sorti... Il y revient avec sept autres esprits plus mauvais que lui... et le dernier état de cet homme est pire que le premier »*<sup>1</sup>.

II. — Le Sauveur parlait encore lorsque quelqu'un vint l'avertir que sa Mère et ses proches étaient-là désirant lui parler, mais ne pouvant, à cause de la foule parvenir jusqu'à lui. C'est ici l'un des épisodes les plus douloureux de la vie de Jésus. Il n'est pas douteux que ses proches ne vinssent avec des intentions mauvaises et pour un coupable dessein ! Un des enfants d'Alphée était devenu son disciple, mais les autres étaient restés éloignés de lui, sans même croire à sa divine mission. Peu auparavant, soit jalousie, soit crainte d'encourir la haine et les persécutions des pharisiens, soit prodigieuse aberration d'esprit, ils avaient voulu s'emparer de lui pour le garder à vue et le soustraire aux ovations et à

<sup>1</sup> Matt., XII, 44.

l'empressement des foules : « *Il devient fou ! disaient-ils ; et ils voulaient se saisir de lui* <sup>1</sup> ».

Ils ne l'avaient pu alors, et, vraisemblablement, quand nous les voyons revenir et s'efforcer de pénétrer jusqu'au Sauveur, c'est dans le même dessein. Quant à la Vierge immaculée et bénie, Mère du Sauveur et Vierge sans tache, à Dieu ne plaise que nous l'impliquions dans la tentative des fils de sa sœur ! Ils lui avaient, sans doute, dépeint les dangers que courait son Fils et la nécessité pressante de l'en arracher, et elle les avait suivis. *Pendant qu'il parlait quelqu'un vient lui dire : « Votre mère et vos proches sont là dehors qui demandent à vous voir* <sup>2</sup>. »

Marie ne pouvait douter qu'à son simple désir son Fils ne vint à elle. N'avait-elle pas durant tant d'années éprouvé sa filiale obéissance, et plus encore l'empressement de son cœur à lui complaire ? Sans doute, quand à l'âge de douze ans il s'était échappé d'elle pour donner une première manifestation de sa sagesse divine, il lui avait fait entendre que, fils soumis à Nazareth, il n'en était pas moins Fils de Dieu, dispensateur indépendant des mystères du ciel. Mais, remarque l'Évangile, « ni elle, ni Joseph ne comprirent, » et Jésus continua « de lui être soumis. » Or, le temps de Nazareth n'était plus, et si le culte et l'amour de sa Mère n'avaient pu s'amoin- drir, la manifestation sensible avait cessé d'être ce qu'elle était autrefois. Jésus, désormais, appartenait tout entier aux âmes ; il recueillait ses élus, il fondait son Église, il faisait naître à la foi les enfants du Royaume et sans réserve il se donnait à eux.

<sup>1</sup> Marc., III, 21.

<sup>2</sup> Matt., XII, 46. Marc., 31-32.

*Qui est ma mère et qui sont mes proches ? Et étendant les mains vers ses disciples, il ajouta : « Voici ma mère et voici mes frères. Et quiconque accomplit la volonté de mon Père qui est dans les Cieux, celui-là est mon frère, ma sœur, ma mère* <sup>1</sup>. »

L'obéissance aux volontés divines est la seule condition pour nous de conserver la grâce, et c'est la grâce « qui nous fait être de la parenté de Dieu. » Par elle, « nous portons Dieu en nous-mêmes, » par elle nous sommes divinement élevés et nous croissons « jusque-là que le Christ est enfanté en nous. »

## JÉSUS CHASSÉ DE NAZARETH

I. — Jésus continuait ses missions dans la Galilée, alternant les miracles avec les enseignements, toujours suivi des foules, mais toujours aussi épié par ses ennemis. La seconde année de sa Vie Publique s'écoule, la troisième s'approche et avec elles les dernières violences des Pharisiens. Ils en sont, nous venons de le voir, aux blasphèmes les plus impies ; les voici qui arrivent aux voies de fait. C'est à Nazareth qu'ils les tenteront contre le Sauveur.

*Jésus-Christ vint à Nazareth, et, selon sa coutume, il entra dans la Synagogue, le jour du Sabbat* <sup>2</sup>. S'il se montrait de temps à autre le maître du Sabbat comme des autres prescriptions de la Loi Mosaïque, le plus ordinairement il les observait. La Loi ancienne devait jusqu'au dernier moment être traitée avec l'honneur

<sup>1</sup> Matt., XII, 48-50. Marc., III, 33-34-35.

<sup>2</sup> Luc., IV, 16. Marc., VI, 1-2. Matt., XIII, 54.

que réclamait sa divine origine, et d'autre part Jésus voulait enlever à ses ennemis tout prétexte à le faire passer aux yeux du peuple comme l'adversaire de Moïse et de Dieu. Dès qu'il entra, le serviteur de la Synagogue lui présenta les Oracles d'Isaïe, Jésus ouvrit le livre et le passage qui s'offrit fut celui-ci : *L'Esprit du Seigneur est sur moi. C'est pourquoi il m'a marqué de son onction ; il m'a envoyé évangéliser les pauvres, guérir ceux qui ont le cœur brisé, annoncer la délivrance aux captifs, rendre la vue aux aveugles, affranchir les opprimés, proclamer l'an du pardon du Seigneur, annoncer le jour de sa justice* <sup>1</sup>.

Le passage était saisissant. Qui le Prophète désignait-il ? Qui pouvait-il désigner sinon l'universel Sauveur, dont la venue bienfaisante devait délivrer Israël de tous ses maux et lui procurer tous les biens ? Aucun juste, aucun des princes, nul des prophètes, ne pouvait revendiquer de telles œuvres. Jamais durant le cours de son histoire le peuple Juif n'avait rencontré ce genre d'apostatolat ni cet ensemble de bienfaits. L'attente fut anxieuse dans l'assemblée. *Quand Jésus remit le volume au Serviteur de la Synagogue et s'assit, les yeux de toute l'assistance se fixèrent sur Lui.*

Et lui dit la grande et décisive parole. Le Sauveur annoncé par Isaïe n'était autre que lui-même, puisque lui et lui seul, durant le cours des siècles, réalisait ce que le Prophète avait prédit : *Le passage de l'Écriture que vous venez d'entendre, dit Jésus, s'accomplit aujourd'hui* <sup>2</sup>.

Quel autre que lui fut « oint » de la Divinité et en

<sup>1</sup> Luc., IV 17-20.

<sup>2</sup> Luc., IV, 20-21.

donna de si éclatantes et de si irréfutables preuves ? Dans les autres prophètes, Dieu déposait quelque parcelle de sa puissance, mais quel Prophète, put se montrer Dieu dans ses actes ? Pour la première fois les « pauvres », les petits, les humbles, les déshérités, étaient en foules nombreuses appelés à la lumière ; oubliés jusqu'ici, maintenant ils formaient le plus constant auditoire et recevaient les premiers la divine instruction. Pour la première fois aussi, avait retenti dans le monde la parole qui « guérit les cœurs brisés » : « Venez à moi vous tous qui souffrez » ! Pour la première fois la Madeleine<sup>2</sup> repentante avait versé sur les pieds du Maître ces larmes douces et fécondes qui appellent les joies du pardon. La veuve de Naïm avait retrouvé son bonheur à jamais perdu, Jaïre les joies paternelles, cent autres, mille autres, dans la guérison de leur corps, l'allégresse de leur âme. Que de captifs, tenus dans l'affreux esclavage du démon, avaient vu briser leurs chaînes ! Que d'aveugles étaient revenus à la lumière ! Que d'opprimés avaient secoué le joug qui les écrasait ! Et une œuvre plus divine encore que les autres s'accomplissait en Israël, pour la première fois : le pardon des péchés. « L'année du pardon » était annoncée, et les pécheurs, comme le paralytique de Bethesda, comme la pécheresse de Magdala, comme la malheureuse adultère, entendaient tomber des lèvres du Sauveur la délicieuse parole : « Vos péchés vous sont remis », « allez, ne péchez plus » !

Ainsi s'accomplissait l'oracle d'Isaïe ; ainsi s'offrait à la foi d'Israël une nouvelle preuve que les temps du Messie étaient venus, et que le Messie était sous leurs yeux.

L'assemblée fut d'abord prise de joie et d'admiration

en écoutant Jésus. Une telle puissance s'unissait à tant de charmes qu'il lui fut impossible de maîtriser son enthousiasme : *Tous rendaient hommage à sa Doctrine et étaient ravis des paroles de grâce qui tombaient de ses lèvres*<sup>1</sup>.

Hélas ! ce bon mouvement fut court. Soit que de venimeux propos de Pharisiens aient tourné les jugements de la foule, soit que d'eux-mêmes les Nazaréens fussent revenus à leurs instincts méchants et grossiers, bientôt d'injurieuses paroles se firent entendre. Ce ne fut d'abord que l'expression d'un étonnement qui de lui-même était déjà une insulte. Car il suffisait pour croire de comparer avec la prophétie d'Isaïe ce qu'ils savaient si péremptoirement de la vie et des œuvres de Jésus. Mais, malveillants et obstinés à rejeter l'évidence : *d'où viennent, disaient-ils, à Celui-ci toutes ces connaissances ? Quelle est cette sagesse qui lui a été donnée ? Que penser des miracles qu'il ne cesse d'accomplir ?* De ces hésitations au scandale il n'y avait qu'un pas ; ils le franchirent vite. *N'est-ce point là le fils du charpentier Joseph ? Sa mère n'est-ce point la femme qui a nom Marie ? Ses frères ne sont-ce pas Jacques, Joseph, Simon et Jude ? Ses sœurs ne demeurent-elles pas toutes avec nous ?* Ainsi ces malheureux perdaient la foi où tout concourait à la leur rendre plus facile et plus inébranlable. Car enfin, cette « sagesse » qu'il ne tirait pas de la terre, d'où lui venait-elle sinon du ciel, et si elle lui venait du ciel, comment ne le pas croire quand il s'affirmait le Fils de Dieu ? Comment ne le pas reconnaître Dieu, quand les miracles qu'il ne ces-

<sup>1</sup> Marc., VI, 2. Luc., IV, 22.

<sup>2</sup> Matt., XIII, 54-55-56-57. Marc., VI, 2-3. Luc., IV, 22.

sait d'opérer n'avaient d'autre signification et d'autre but que de prouver sa divinité ? Les Nazaréens trouvent dans l'obscurité de sa première enfance et la pauvreté de sa vie sujet à le mépriser et à rejeter sa parole ? Mais eux-mêmes vénèrent David qui fut père, Osée qui gardait les troupeaux, Moïse dont le berceau fut si humble, la vie, si errante, la pauvreté si profonde. N'est-il pas admis de tous que venir de rien et être le fils de ses œuvres constitue la plus vraie noblesse ? Mais dans la Synagogue de Nazareth, où la passion règne seule, ne demandons pas la logique et la saine raison.

II. — La plus dénaturée des passions, la jalousie, s'ajoutait aux autres mauvais instincts des Nazaréens. Ils avaient su de quels éclatants miracles Jésus avait rempli Capharnaüm, tandis qu'eux-mêmes n'en avaient obtenu qu'un nombre de plus en plus restreint. *Jésus n'y avait opéré que peu de miracles à cause de leur incrédulité*<sup>1</sup>. Il leur en avait accordé quelques-uns, car sa bonté était infinie et il voulait d'autre part enlever tout prétexte à leurs récriminations, mais quelques-uns seulement, car ils n'en méritaient pas davantage. Or c'était là la blessure d'amour-propre qui restait toute vive, et qui leur fit élever sans doute quelque plainte acrimonieuse. Nous le déduisons des paroles Jésus. *Sans doute*, leur dit-il, *vous m'appliquerez le Proverbe : Médecin, guéris-toi toi-même. Les grandes choses accomplies à Capharnaüm et dont nous avons ouï parler, fais-les ici dans ta patrie*<sup>2</sup>. Sans leur dire ouvertement que leurs mauvaises dispo-

<sup>1</sup> Marc., VI, 5.

<sup>2</sup> Luc., IV, 23-24.

sitions et surtout leur incrédulité les avaient rendus indignes des merveilles de sa puissance, il le leur fit néanmoins entendre. *Je vous le déclare en vérité, leur dit-il, un prophète ne trouve pas bon accueil dans sa patrie*<sup>1</sup>. Comment se plaindraient-ils d'avoir été moins favorisés de miracles quand eux-mêmes les désiraient si peu et recevaient si mal Celui qui les pouvait opérer ? Il leur arrivait ce qui souvent dans leur histoire survint à d'autres dans des conditions semblables. Les étrangers reçoivent ce dont les enfants de la famille n'ont pas voulu : *Je vous le dis en vérité, il y avait plusieurs veuves en Israël du temps d'Elie, lorsque le ciel fut fermé pendant trois ans et six mois et qu'il y eut une grande famine, cependant Elie ne fut envoyé à aucune d'elles, mais à une veuve de Sarepta, au pays de Sidon. Il y avait beaucoup de lépreux en Israël au temps d'Elisée, et cependant le Prophète n'en guérit aucun, mais seulement Naaman le Syrien*<sup>2</sup>. Il faut se rappeler ce qu'est l'orgueil Juif, l'incorrigible prétention de se croire la seule nation élue, l'âpre volonté de dominer tous les peuples en les couvrant tous d'un transcendant mépris, pour se faire quelque idée de l'effet produit sur l'assemblée par ce rappel à la vérité et à l'humilité. Ce ne fut plus des murmures, des oppositions discrètes, mais des cris de fureur, une indicible exaspération ; on se lève en tumulte, on se précipite sur Jésus, on s'empare de lui, on l'accable de mauvais traitements, et la foule le pousse devant elle jusqu'au sommet d'une roche abrupte d'où elle veut le précipiter. *A ces mots tous les assistants en-*

<sup>1</sup> Matt., XIII, 57-58. Marc., VI, 4. Luc., IV, 23-24.

<sup>2</sup> Luc., IV, 25-28.

*trèrent en fureur. Se levant en masse ils chassèrent Jésus de la cité, le poussèrent jusqu'au faite de la montagne sur laquelle leur ville est bâtie et voulurent le précipiter en bas*<sup>1</sup>.

Mais que peuvent les hommes devant la puissance d'un Dieu ? L'heure de se livrer entre les mains des pécheurs n'était pas venue pour Jésus. Il fit ici ce que nous lui verrons faire souvent durant la dernière année de sa vie publique : il arrêta par une force mystérieuse l'odieuse tentative de ces furieux. Soit qu'il les ait frappés d'aveuglement, soit qu'une stupeur vint comprimer leurs efforts, *Jésus passa au milieu de leurs rangs devenus immobiles et s'éloigna de la cité*<sup>2</sup>.

Il s'éloigna pour n'y plus revenir. Trente années durant, il y avait jeté à profusion les grâces de sa prière, de ses exemples, de son inépuisable tendresse. Il était revenu après en avoir été chassé une première fois ; il voulait à tout prix sauver cette patrie ingrate ; mais, elle, sourde à sa voix et rebelle aux effusions de son cœur, venait de mettre le dernier sceau à sa réprobation. Terrible exemple à tous ceux qui par l'abus des grâces finissent par éloigner Dieu sans retour !

## LE MARTYRE DE JEAN-BAPTISTE

Sorti de Nazareth Jésus-Christ continuait le cours de ses prédications dans la Galilée ; les Apôtres, envoyés par lui, y évangélisaient de même les foules, quand parvint la nouvelle du martyre de Jean-Baptiste.

<sup>1</sup> Luc., IV, 28-29.

<sup>2</sup> Luc., IV, 30.